

Soirée hommage Colette Nys Mazure 27 Avril 2017

Intervention de Marc Leboucher

En présentant ce soir le livre dirigé par Anne Prouteau, maître de conférence en littérature française à l'Institut catholique de l'Ouest (Angers), *Colette Nys-Mazure ou l'attention vive* (Salvator), je ne serai pas à l'évidence très objectif. Il se trouve en effet que je cumule trois casquettes :

1) membre de l'Association Ecriture et spiritualité, qui fait tout un vrai travail par ses salons adultes et jeunesse, son Prix, ses manifestations pour promouvoir les écrivains qui portent cette double préoccupation de l'écrit et de la quête spirituelle. Avec cette conviction que le livre peut-être facteur de paix, de culture et de questionnement.

2) éditeur chez Salvator, une maison d'édition dynamique dans le secteur religieux à travers son effort de diffusion et de création littéraire, qui publie désormais plus d'une centaine d'ouvrages par an.

3) et également, c'est l'essentiel, depuis de longues années ami de Colette Nys-Mazure. Nous nous sommes rencontrés voilà une trentaine d'années dans le cadre du mensuel Panorama. Ce fut l'occasion de beaucoup d'échanges, de travail, de liens tissés, d'articles, de mails...

Je suis donc très heureux de présenter dans ce cadre ce livre, issu d'une belle rencontre à Angers, un colloque initié par Anne Prouteau voilà près de deux ans auteur de l'œuvre de Colette.

Cet ouvrage que nous avons entre les mains aurait pu s'appeler avec un clin d'œil appuyé : *Célébration de Colette Nys- Mazure*...Mais nous ne voulions pas mettre notre amie dans l'embarras ni brusquer sa modestie ! Nous avons donc insisté sur une dimension forte de son travail d'écrivain, une capacité de regard qui vient donner à une œuvre foisonnante toute sa consistance. Il s'agit de cette **attention** dont parle la philosophe Simone Weil et qui s'apparente à la

concentration et l'attente, qui appelle tout un travail d'intériorité, de présence, d'affinement de la perception. Ce que la philosophe évoque en particulier dans l'ouvrage *Attente de Dieu*.

Cet ouvrage mêle diverses contributions et pour ma part, j'ai eu dans ce cadre à évoquer ma relation d'éditeur à auteur avec Colette. Ce fut une belle opportunité d'entrer de manière très concrète dans ce métier d'édition que le public connaît mal, car souvent relégué dans les coulisses. Derrière les rideaux, les secrets de fabrication font toujours un peu fantasmer. L'éditeur garde le privilège de passer pour un personnage un peu mystérieux dont on distingue mal les contours, situé entre l'auteur, l'imprimeur, le libraire, voire le journaliste ou l'homme de communication. Certaines personnes se demandent même : mais que peut donc bien faire un éditeur ?

Vous aurez l'occasion de lire mes propos sur ce métier dans ce volume. Je ne veux pas me répéter. J'aimerai juste ce soir insister sur quelques aspects qui font que l'œuvre de Colette me touche et que j'ai plaisir à l'éditer, la suivre au fil des années. Je pourrais parler de la place du quotidien ou du sens de l'émerveillement, mais je crois qu'Anne aura des choses à nous dire à ce sujet. Je voudrais revenir davantage sur la dimension du temps, le sens de la lecture et le lien entre littérature et spiritualité. Ce qui nous tient à cœur ici.

1) la dimension du temps

« Le temps, ce grand sculpteur » écrivait Marguerite Yourcenar.

Là, je retrouve un peu ma casquette d'éditeur pour rappeler combien le travail d'édition de texte avec un auteur se construit dans la durée, au-delà des coups ponctuels, au-delà de l'actualité immédiate, dans une vraie relation. Il y a bien sur tout d'abord ce combat permanent de l'auteur pour écrire, se réserver une force d'intériorité et de solitude, se ménager « une chambre à soi » selon la belle expression de Virginia Woolf. Il y a aussi la ténacité de l'éditeur aujourd'hui pour se protéger contre cette accélération, ce Moloch qui oblige à produire davantage, parfois au détriment de la qualité. Toujours plus, toujours plus vite, toujours dans l'urgence..., Nous vivons à notre manière une sorte « d'accélération du quotidien ». Bien sûr, nos maisons d'édition doivent

assurer un nécessaire équilibre économique mais il faut résister parfois à la tentation d'aller trop vite, de publier trop ou trop tôt.

Colette le sait, qui porte ce souci de l'écriture quotidienne, de l'exercice qui prend son temps pour trouver la formule juste, atteindre sa cible. Ainsi nous avons de fréquents dialogues au moment de l'écriture d'un livre. Le livre a cela de particulier qu'il dure. Qu'il peut nous offrir des joies durables au-delà du seul moment de lecture. Écoutons Colette nous parler du pouvoir des mots :

« Depuis l'enfance je crois au pouvoir quasi magique des mots. Plus que jamais je suis convaincue que parler désarme, qu'écrire est une manière d'être au monde, de rencontrer, de résister et d'agir sans violence mais fermement.

Je n'écris certainement pas pour la « gloire » si fugitive et superficielle, ni pour l'argent si rare en pays d'édition, mais pour me comprendre un peu mieux et deviner mes pareils et mes différents dans la condition humaine qui nous rassemble, quel que soit le continent. Pour libérer l'imaginaire, l'espace du rêve et de l'utopie, sans lesquels nous ne pourrions que nous enliser dans la vie uniquement matérielle. » (*Cette obscure clarté*, Salvator 2015, p. 74)

Et puis, soulignons le souci de Colette de s'arrêter sur les âges de la vie. Naissance, jeunesse, maturité, vieillesse aussi comme elle l'aborde avec courage dans *L'Age de vivre* » et dans *Cette obscure clarté*. A l'heure où l'on voudrait, ainsi que le proclame hautement le transhumanisme, une existence ou un corps qui dure éternellement, une jeunesse refaite artificiellement, n'est-ce pas une belle leçon de sagesse ? Une belle manière de mieux mesurer le poids, le prix de chaque moment de la vie.

2) la lecture contagieuse

« Avec ta tablette ou ton téléphone portable, je ne peux plus voir ce que tu lis » reprochait l'autre jour une de mes amies à son mari. C'est vrai que si l'on peut se transmettre un fichier, se transférer un texte, il devient difficile en revanche de deviner ce que l'autre est en train de lire si l'on ne voit pas une belle couverture, un titre ou un nom d'auteur... Il m'arrive si souvent dans le métro de regarder ce que les autres lisent ou d'être interpellé sur le livre que j'ai entre les mains.

Alors, comment communiquer aujourd'hui ce goût de lire ? Comment rendre la lecture contagieuse ? C'est cette capacité que j'apprécie le plus chez Colette, cette incitation chaleureuse que l'on trouve à la fois dans ses livres et à son contact le plus simple. Elle témoigne bien sur chez elle de l'expérience de l'enseignante, mais plus encore de cette capacité à donner envie. « Prends et lis ! », trouve-t-on dans les *Confessions* de saint Augustin. Belle invitation à partager avec générosité ce que nous avons reçu. Enthousiasme offert au plus grand nombre...

Et cette invitation touche tout autant aux domaines de la poésie, du roman, de la spiritualité ou de l'art... A quoi bon s'interdire ce qui peut élargir notre regard à l'infini ! Il devient possible de s'ouvrir aux vastes domaines, aux « vastes palais » de la culture, pour parler comme saint Augustin toujours quand il évoque la mémoire. Encore une fois, partageons l'enthousiasme de Colette :

« Mon enfance s'est enchantée d'*Ali Baba et les Quarante Voleurs*, le récit d'origine arabe, intégré peut-être à tort dans l'ensemble des *Mille et Une Nuits*. Au mot de passe « Sésame », s'est ouverte la caverne contenant les trésors volés par les brigands ; je m'en suis emparée. Le conte, la sculpture, la musique, toutes les formes d'art, non seulement nous renouvellent, mais nous permettent de vivre en humains.

Culture, non au sens d'industrie culturelle, mais au sens premier de cultiver comme l'entend le paysan, tandis que je déteste l'association de culture à confiture, vernis de surface.

Je réagis lorsqu'on la réduit au seul champ intellectuel alors qu'existe une culture de l'artisanat, de l'art floral, de ces formes de savoir-faire millénaires. Ne parle-t-on pas des arts ménagers ? Une culture populaire autant que savante, large, ouverte, universelle.

Dans l'encyclique *Laudato si*, François rappelle que « cultiver » signifie labourer, défricher ou travailler. » (*Cette obscure clarté*. Salvator, 2015 , p.111)

Colette nous invite donc à partager largement ce sens de la lecture, de la culture contagieuse.

3) spiritualité et littérature

Beaucoup d'entre nous ont été touchés, marqués par de grands écrivains soucieux du spirituel, je pense pour ma part à la grande littérature d'inspiration catholique : les Claudel, les Mauriac, les Julien Green, mais on pourrait saluer aussi ailleurs d'autres figures comme Elie Wiesel. Ces modèles continuent peu ou prou de nous hanter.

Mais on n'oublie trop souvent que la plupart du temps, ces auteurs ont choqué l'opinion dominante de leur temps, catholique en l'occurrence, bousculé les conventions, ouvert des voix nouvelles. Un Péguy dreyfusard à l'inverse de nombre de ses contemporains, un Claudel bousculant le langage, un Mauriac n'hésitant pas à regarder la face sombre des individus ou à s'indigner contre la torture durant la Guerre d'Algérie...C'est alors que ces auteurs ont été vraiment grands, lorsqu'ils ont su faire preuve d'une créativité et d'une liberté nouvelles.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus tout à fait dans cette approche qui était souvent très confessionnelle. Nous vivons davantage la rencontre entre les traditions dans un monde où les informations n'en finissent pas de circuler, où s'affirment la diversité des spiritualités, celles des parcours singuliers aussi. Mais nous avons toujours besoin de cette liberté qui bouscule les lignes.

A l'heure où les religions ont souvent mauvaise presse, font figure d'intolérance, passent parfois pour manifestation d'ignorance, de simplisme ou de refus de la culture, où dominent les réflexes de repli ou de peur de l'autre, il est essentiel que soit préservé ce lien du spirituel avec la dimension littéraire. Un lien étroit avec les traditions, avec ces grandes sources qui continuent de nous abreuver.

Voilà pourquoi une maison d'édition marquée par la foi chrétienne comme Salvator choisit de réserver une part à la littérature dans sa production. Ainsi ce livre sort dans une collection qui accueille aussi Philippe Le Guillou, Hermann Hesse ou Charles Péguy.

Aujourd'hui le questionnement spirituel peut s'opérer ou se dire de multiples manières. Il n'est pas propagande, mais doit pouvoir se dire aussi à

travers les formes de la littérature, le roman, l'essai, la méditation, la poésie. On le voit d'ailleurs dans le livre consacrée à Colette.

A sa manière, l'œuvre de Colette participe de cette mise en lien du spirituel et de la littérature. Je ne résiste pas à vous lire ici cette belle citation d'Olivier Clément, théologien orthodoxe qui fut une figure fondatrice de notre association Ecriture et spiritualité. Elle semble avoir été écrite pour notre amie Colette et met bien en valeur la relation étroite entre ces deux dimensions. Elle est tirée de l'un de ses plus beaux livres, *Le visage intérieur*, publié pour la première fois en 1978, et qui vient de ressortir aux éditions Salvator :

« Ainsi, une littérature secrètement aimantée par la foi doit apporter comme un apprentissage de l'attention : attention aux tendresses inapparentes du quotidien, à ses merveilles – depuis longtemps j'aimerais dire cette mouette qui surgit dans les matins encore sombres de l'hiver, quand je traverse la Seine, et dont la blancheur presque cruelle troue d'une incomparable pureté le fracas de l'immense ville ; attention aussi à ces ruptures, à ces « fissions » étranges qui traversent l'existence la plus occupée, la plus militante, la mieux organisée. Alors nous aidons l'homme à découvrir dans son cœur un bondissement irrassiable et une béance inguérissable... » (*Le visage intérieur*, Salvator, p. 160).

Merci chère Colette, pour cette liberté, cette littérature aimantée par la foi.